

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 26

Artikel: Le Léman et le lac de Genève
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203482>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

appuyé le Grand Conseil pour proscrire l'absinthe.

Les épouses, les mères, les sœurs vont donner en masse. Elles seront d'autant plus ardentes qu'en leur dispute aujourd'hui une victoire qu'elles avaient remportée de haute lutte et qu'elles croyaient définitive.

Elles n'ont pas encore le bulletin de vote. Elles ont mieux. Elles ont le respect, l'admiration, l'amour qu'elles savent inspirer. Elles ont la défense du foyer domestique, leur domaine, dont bien des hommes, aujourd'hui, semblent vouloir leur laisser tout l'honneur.

Ce n'est pas la première fois que les femmes vaudoises entrent dans la lice politique. La Vaudoise est une belle et vaillante lutteuse ; elle est rarement battue. Gare, les barbes !

Voulez-vous un portrait de la femme vaudoise ? En voici un. Il est de M. R. Rey, dans son ouvrage : *Genève et les rives du Léman* :

« Dans le canton de Vaud, les femmes sont admirables. On ne saurait trop louer leur dévouement comme filles, épouses, mères, sœurs, chastes, économies, simples dans leur ajustement, vivant dans la retraite, elles se sacrifient au bien de la famille et s'efforcent de soustraire les enfants aux dérèglements paternels. Ce sont elles qui ont le dépôt des nobles traditions et des sentiments élevés et purs. Il y longtemps que les voyageurs ont signalé la distinction morale des femmes suisses. Tandis que le sexe réputé fort et qui se donne pour raisonnable, dérive vers la matière, le sexe fragile, imaginatif, travaillé par la délicatesse de ses organes, est celui qui donne l'exemple du renoncement et de la conduite. Cette distinction, les femmes vaudoises la doivent à l'éducation protestante et au développement de la responsabilité morale qui en est la suite. »

La lutte des femmes contre le matérialisme des hommes forme le côté dramatique de la vie vaudoise. Ce duel se poursuit à tous les degrés de l'échelle sociale, dans l'échoppe de l'artisan comme sous les lambris du château ; il se retrouve entre la fille et le père, la sœur et le frère, l'épouse et le mari, la mère et le fils. Qui redira les angoisses intérieures, les dégoûts, les découragements qui travaillent ces tendres âmes de femmes ? »

Comment le mari fit le ménage.

— Voulez-vous, fit l'assesseur Marendaz, ces femmes qui se mêlent de politique et qui voudraient tenir tête à nos conseillers aussi bien qu'au ministre, c'est de la « cassibraille ». A chacun son métier, comme disait l'artilleur Burdet lorsqu'il eut fait son ménage pendant une matinée : aux femmes la marmite, et aux hommes le fossoir.

— Qui était-ce pour un, cet artilleur Burdet ?

— Tu ne l'as pas connu et moi je n'en ai guère mémoire, étant tout bouëbe quand il mourut, mais ma mère m'a souvent conté son histoire.

— Et alors ?

— Quoi ?

— Dites-la voir un peu, monsieur l'assesseur.

Lorsqu'on s'adressait à David Marendaz et lui donnait son grade judiciaire, un refus n'était pas à craindre.

— Eh ! bien, voilà. Cet artilleur Burdet était un fameux gringe, jamais content de rien, « bourdonnant » du matin au soir et donnant petite vie à la Rosine, sa femme. Si bien qu'un jour qu'il crieait après la soupe, Rosine lui fit :

— Sais-tu quoi ? Puisque tout va de mal en pire, prends ma place ici et moi j'irai fossoyer la vigne.

— Ah ! parbleu, fait l'autre, si je te prenais au mot.

— Mais, c'est pour de bon !...

— Alors, va comme il est dit.

Le lendemain, donc, de bon matin, Rosine partit pour la vigne.

— Tu m'apporteras mon déjeuner, crie-t-elle à l'artilleur.

— Va toujours, je ne veux pas t'oublier.

Et il mit tout aussitôt le lait dans la cassette et celle-ci sur le foyer. Mais pendant qu'il attendait à ne rien faire le moment où le lait « monterait », l'idée lui vint, comme ça, d'aller tirer un pot de piquette au caveau. Comme il sortait de la cuisine, voici Petit-Pierre, celui qui a été aux Amériques, qui passa sur la route.

— On ne boit rien ?

— Viens toujours.

Et Petit-Pierre suit l'Artilleur. Pas moyen d'offrir de la piquette à un ami. Faut boire trois verres de nouveau. Marche ! Nos deux gaillards s'embrirent à jacasser. Mais tout à coup « l'Américain » renifle, flaire, fouine...

— Du diable si on ne sent pas le brûlon... fait-il, en levant le nez...

— Tonnerre !... le lait... crie Burdet.

Et comme il tenait son verre sous la boîte du tonneau, il lâche tout, bouscule Petit-Pierre et trace comme le diable à la cuisine. Naturellement, le lait était au feu et faisait « goulle » sur les carrons. Notre artilleur prend une « panousse » et se met à panosser d'extra. Tout en se remuant autour du foyer, il heurte le manche de la cassette, qui se renverse et se vide complètement.

— Eh ! l'Artilleur, crieait Petit-Pierre, reviens-tu ?

— D'abord... J'ai fait tout de suite. Reste...

Il ne voulait pas que son compagnon le vit laver et frotter.

Enfin, tant bien que mal, il parvint à nettoyer les carrons. Alors, ayant soif, il retourna au caveau. « Je porterai les « dix heures » à la Rosine un peu tôt, tant pis pour le déjeuner ». Et il avala deux verres, coup sur coup. Petit-Pierre lui fit raison, puis reprit sa hotte et voulut partir. C'était 8 heures. Burdet avait faim.

— Mange un « bocon » de pain avec moi, tu as bien le temps.

— Si tu veux.

Et l'Artilleur alla chercher une demi-miche et un quartier de fromage. Nos hommes mangèrent et burent, puis, comme l'heure avançait, l'Artilleur se décide à porter quelque chose à la Rosine. Il met dans une hotte du pain et un reste de lard avec une chopine de piquette et, en route. La Rosine ne réclama pas le déjeuner et ne fit guère honneur aux provisions.

— Tu n'as pas faim ? demanda Burdet.

— La Louise à Pataquin m'a donné le café il n'y a pas longtemps, répondit Rosine.

L'artilleur, sans répondre, reprit sa hotte et partit.

— T'embèguine-t-il pas, ces femmes qui n'ouvrent pas la bouche, murmura-t-il entre ses dents.

Car il aurait voulu que Rosine lui fit des reproches pour pouvoir crier un peu. Aussi, tout gringe, il bourdonnait le long de la route, si bien que le taupier tout étonné en fit la remarque.

— Que diable as-tu, l'Artilleur ?

— Ne m'en parle pas... ces femmes...

— A qui le dis-tu ?

Et nos deux gaillards continuèrent leur chemin en causant. Arrivés devant la *Croix fédérale*, le taupier offrit quartette.

— Bien, si tu veux, accepta Burdet.

La quartette bue, l'Artilleur voulut payer la sienne, puis Calabrini le maçon vint boire avec eux et conta les nouveaux de la ville voisine où il était allé querir du gypse. Alors le taupier recommanda quartette et l'Artilleur, ensuite, désira, derechef, payer la sienne. Si bien que, tout à coup, midi sonna...

— Tonnerre ! s'écria Burdet, et mon dîner ?...

— Peu ! la Rosine t'attendra.

— Oui, mais c'est que...

— C'est que quoi ?

Il n'osa pas dire le changement survenu à la maison et resta encore quelques minutes à l'au-

berge. Enfin, chacun s'en allant contre la soupe, il sortit de même. Cette fois, il ne « bourdonnait » plus, mais il n'en était pas plus fier, surtout lorsque de loin il vit la fumée tourbillonner au-dessus de la cheminée, chez lui.

— C'est la Rosine, pensa-t-il.

En effet, au coup de midi, Rosine était arrivée tout courant et avait allumé le feu pour cuire une omelette. L'Artilleur entra et ne dit mot. Sa femme eut assez d'escient pour tenir sa langue. Mais l'après-midi, comme elle voulait retourner à la vigne, Burdet prit le fossoir.

— Fais ton train, dit-il, et je ferai le mien.

Ma mère assurait que, depuis lors, l'Artilleur avait moins « bougonné ».

LE PÈRE GRISE.

On lâro (voleur) de caïon.

On dit que faut bin dâi sorte de dzein po fere on mondo. Cein l'e pardieu bin veré et crâio assebin que lâi faut bin dâi sorte de lâro. Câ l'e épouâiro cein qu'ein a ora de voleu. Tot lau z'e bón : lâi a dâi lâro d'erdzeint, dâi lâro de béravetté, de tserrî, de sâocesson et de bin d'autro z'affäre que ne pû pas tot vo dere. Faut pas être mau l'ebahia se diant dein dâi velâdzo :

Du lo bornî nâovo ein avau
Ie sant ti lâro de tsevau !
Du lo bornî nâovo ein amon
Ie sant ti lâro de caïon.

Djan Bocanet etâi, li, on lâro de caïon po cein que l'avâi robâ ion dâi z'Anglais à son vezin. L'avâi tyâ aotre la nê per tsî li et nion n'avâi jamé su que l'ire li que l'avâi prâ. Tot parâi sa concheince lo rebouillive on bocon et s'e peinsâ dîns ein li-mîmo que, po ftre plie tranquillo, fallai allâ vê l'eincourâ po s'e confessâ. Atsâ-le dan que lâi châôte por racontâ cein que l'avâi fê.

— Su tot moindro stau dzo, que fâ à l'eincourâ : lo fêdo mè gonclie, l'estoma l'e tota détraquâie, le tieu mè bat quemet dâi fliéhi. Crâio que tot cein vint de la concheince que mè fâ dâi pequâie de la mêtance.

— Eh bin ! dite-mè pî tot po vo dègonelliâ on bocon, so respond l'eincourâ : âi-vo fê dau mau ?

— Oh ! n'e pas fê grand mau ! n'e rein que robâ on caïon à mon vezin Frèderi.

— Melebâogro, n'e dza pas tant mau. Etâi-te gros ?

— L'e bin su que ié chê lo meillâo.

— Eh bin ! vo faut lo rebailli à votron vezin, et vourra concheince revindrâ asse ledzira qu'onna borsa de poure dzein.

— Voudri bin, ma pu pas : ié dza tyâ lo caïon et medzi lo boutefâ et tota la sâocesse à grelhî.

— Adan, vo faut lâi rebailli lo resto.

— Vâi mâ, sari rinâ ; atant fêre dècret tot tsaud. Mè seimblie qu'avoué dâo trâi prêire, ie porrâ m'ein teri.

— Faut rebailli, vo dio ; sein quie, aprî votron mor, quand vo sarî ressucitâ et que lo Grand Djedzo vo derâ : « Djan Bocanet, qu'as-to fê ? A-to rebailli cein que t'a robâ ? » Que voliâi-vo respondre ?

— Lo vezin sarâi-te quie ?

— Ma bin sù, sarâi ressucitâ assebin et ie dera : « Djan Bocanet m'a robâ mon caïon ». Et lo caïon sarâi quie po vo z'attusâ. Sarâi dau biau.

— Vo crâide que lo caïon vâo lâi ître ?

— De bî savâi.

— Eh bin, tant mî ! Ora su tranquillo, n'e pas fâta dê prêire : du que lo vezin et lo caïon sarânt lè damon assebin, derî tot bounameint à Frèderi : « Vezin, repreind ton caïon ».

MARC A LOUIS.

Le Léman et le lac de Genève.

Cela se passe au « carnonet » du Tir cantonal de Nyon. M. le colonel Coutau, — l'ancien commandant de la place d'armes de Lausanne, qui

a laissé de si bons souvenirs chez tous les soldats qui ont fait du service sous ses ordres — raconte qu'un Anglais, arrivant à Ouchy, interpelle un bateleur.

— Aoh ! volez-vô dire à môle por quojo vô dire une fois Léman et oune autre fois lac de Genève.

— Eh ! bien, milord, quand le lac est beau, on dit lac Léman et quand il est agité et mauvais, on dit lac de Genève.

Comme cette explication sort d'une bouche genevoise, les Vaudois auraient mauvaise grâce à ne pas la considérer comme exacte.

L'âme vaudoise.

LORS du centenaire de Belles-Lettres, il y a deux semaines, Benjamin Vallotton, auteur du *Commissaire Potterat*, fit avec beaucoup d'humour — il ne pouvait autrement — un parallèle entre le Lausanne d'autrefois et le Lausanne d'aujourd'hui. Voici son instantané de l'âme vaudoise :

« ... Bonne âme vaudoise ! tu aimes les fêtes, le soleil, les drapeaux déployés dans la lumière, les coups de canon pacifiques, le vin blanc et les gâteaux aux pruneaux ; tu ne détestes pas les révoltes, mais tu préfères encore les banquets ... »

» Bonne âme mystique, contemplative, nonchalante, poétique et convaincue, à sa façon ! Tu t'attaches à l'ordre, à la discipline, mais tu n'admettras pas que l'on te heurte ou te rudoie ; tu ne crains pas que l'on te commande, mais tu exiges que l'on y mette les formes ; tu aimes le travail, mais tu es hostile aux gens pressés, aux bousculades, aux gestes fébriles, aux allures de matamore ; tu conçois la vie comme chose sérieuse, tu marches résolument sur le grand chemin, tu espères et tu crois, mais tu redoutes les portes de prison, les mentons austères, les yeux bilieux et tu ne renoncerais point à prendre le frais sur ton pas de porte, à muser par les sentiers de traverse ; tu coguenardes tes voisins et pourtant tu les aimes bien, car tu es foncièrement bonne, incapable de rancune ; tu vas jusqu'à reconnaître que les Bernois ont eu raison, à l'occasion et jadis, de tenir tambour battant ; tu t'attrapes avec ceux du bout du lac parce que tu sais qu'ils savent se défendre, mais cela ne va pas bien profond, et, sans toujours le dire, tu es fière d'appartenir avec eux à la même patrie ; tu sembles parfois insouciante et pourtant s'il fallait défendre ta liberté ou celle de l'un de ces cantons auxquels telie un pacte solennel, tu serais capable de grandes choses ! ... »

» Bonne âme vaudoise, pleine de candeur, de malignité, de finesse cachée sous un voile d'apparence lourdeur, attachée concurremment au plaisir et au devoir, car tu as le secret de mener toutes choses de front, ce n'est point dans le cadre fiévreux de notre ville moderne et cosmopolite, dans cette atmosphère de spéculations, d'expropriations, de rélargissements de chemins, de tunnels et de locomotives électriques qu'il convient de t'évoquer, mais bien dans le cadre somnolent et reposant du Lausanne disparu... »

Vivent les marmots !

MERCREDI, nous avons eu, à Lausanne, sur Montbenon, la fête des tout, tout petits.

Quelle bonne idée eut pourtant là, M. Schnetzer, directeur des écoles, de créer cette fête. C'était la seule qui nous manquait et l'une des rares auxquelles on ne puisse rien reprocher.

Franchement, il ne nous déplaît point que tous les chars, que toutes les voitures, que tous les tramways, que tous les autos, que tous les gens pressés, enflévrés, absorbés par le seul souci des affaires, fussent obligés de s'arrêter dans leur course folle pour laisser défilé le cortège des marmots. Il ne nous déplaît point que ces bambins aux mines roses, aux cheveux bouclés, tout à la joie de

vivre, insouciants du lendemain, ignorants de toutes les complications et de toutes les compromissions de la vie, fussent, pour un moment, les maîtres de la cité. Et ils l'ont été, allez ! Il n'y avait d'yeux et d'oreilles que pour eux.

Et comme il faisait bon oublier, en la bruyante compagnie de ces petits, les tracas et les mesquineries de la vie, et revivre, en quelques instants, trop furtifs, un temps à jamais perdu. Rire et folâtrer avec les mioches, réveiller, pour quelques minutes, à cinquante ans, le gamin qui sommeille tout au fond de nous-mêmes, où les soucis et les préjugés le retiennent prisonnier, quelle exquise jouissance. Revoir le soleil, le ciel bleu, les arbres, les fleurs, les gens même, avec des yeux de cinq ans, mais c'est un tout autre monde que celui dans lequel nous avons l'habitude de vivre, et l'on y retrouve, légèrement voilés, de très lointains et délicieux souvenirs.

C'est là le plaisir que nous avons éprouvé, et beaucoup avec nous, sur Montbenon, mercredi passé. Vivent les petits !

Aux champignons !

MAUVAISE année, pour les champignons ! Il fait trop sec. Il est cependant encore des gens qui y vont, aux champignons, le dimanche, de bonne heure. Mais où est le feu sacré d'autan ! Si les vieux persistent encore, les jeunes ont d'autres choses en tête. La race des champignonneurs s'achemine tout doucement vers sa fin.

Pour moi, j'en connais encore au moins un, dit un chroniqueur neuchâtelois, dans *l'Impartial*. Celui-là, c'est un type, un vrai, comme qui dirait le dernier des Abencérages, un passionné de la forêt, un homme qui passe la moitié de sa vie dans les bois et pour lequel une charge de bolets est plus précieuse qu'une charge de notaire.

Notre homme, c'est Adolphe Robert, autrement dit Robert-Pinson.

Son père était déjà un maître dans la partie. Et le petit Adolphe, à l'âge où ses camarades n'ont aucune idée quelconque, hormis celle de faire du mal, furetait déjà sous les sapins et n'aurait pas confondu un faux bolet avec un véritable.

Aujourd'hui encore, la forêt, c'est sa vie. A peine les neiges ont-elles un peu disparu que Robert-Pinson part en campagne à la chasse aux morilles. Dans les années douces, par les temps de dégel subit, quand les nuits ne sont pas trop froides, il rapporte déjà les premières à fin janvier et en février.

Ce sont des petites, mais plus tard arrivent les grosses cueillettes, les dix livres par jour, les morilles géantes, grosses comme des choppines, les jours de gloire où l'on rentre harassé, fourbu, mais avec le front découvert des triomphateurs.

De sa saison, Robert-Pinson ramasse, bon an, mal an, ses cent cinquante livres de morilles. Vous voyez bien que pour lutter avec lui, il faut avoir, comme il les a, quelques trente années d'expériences derrière soi.

Vers l'avril et en mai commencent de sortir les mousserons. En juin la première poussée des chanterelles et en juillet les bolets. Enfin en septembre et octobre, arrive le grand moment ; tous les coins donnent. On rapporte son compte tous les soirs, et Robert-Pinson est quelquefois rentré avec plus de cent livres de champignons dans ses sacs et son panier.

En novembre la saison est finie. On n'a plus qu'à contempler d'un œil satisfait les rangées de bocaux pleins des espèces les plus fines ; les toupines rebondies ; les boîtes de fer-blanc remplies de morilles séchées.

Mais pour arriver à ce résultat, pour avoir ramassé, dans son année, près de deux mille cinq cent kg. de champignons, que de courses de longue haleine, que de journées passées sous la pluie, que de dîners faits d'eau fraîche et de « rôti de cordonnier » !

Car le champignonner moderne a un champ d'activité qu'il faut étendre fort loin. Robert-Pinson explore un jour les flancs du Weissenstein ; une autre fois ce sont des dégringolades sans fin dans les côtes du Doubs, dans les gorges du Dessoubre et jusque dans la vallée de la Loue.

Et cela dure de quatre à cinq mois par an. Quelque temps qu'il fasse, on part au premier train pour se rapprocher du lieu des explorations. On chemine des heures entières l'échine courbée. Le soir, on attrape, chargé comme un mulet, la gare la plus voisine.

Ils sont rares, aujourd'hui, les champignonneurs de cette espèce.

CH. N.

Un roi déchu.

UN de nos lecteurs a coupé, à notre intention, dans un journal français, l'entrefilet que voici :

« Ce matin, vers cinq heures, une caravane de Russes polonais, composée de 50 personnes, hommes et femmes, est arrivée se dirigeant sur Epinal. Il a fallu réquisitionner une troupe d'infanterie, qui, jointe à la gendarmerie, ont reconduit cette bande qui s'était répandue dans le pays en mendiant, jusqu'en Haute-Saône, d'où elle était venue, cette nuit, en roulettes, *traînées à bras et conduites par des chevaux*. »

Jardins en chambre. — Il y a un ornement particulier aux habitations de quelques Russes élégants : c'est un petit jardin factice dans un coin du salon, trois longues caisses à fleurs enserrent une fenêtre, et forment une salle de verdure. Les caisses sont surmontées d'une palissade ou balustrade en bois des îles, faisant barrière à hauteur d'homme. Du lierre et d'autres plantes grimpantes, serpentent le long du treillage. Là se tient la maîtresse de la maison, assise devant une table ; auprès d'elle on voit quelques chaises. Je crois cet usage importé de l'Asie.

Il faut s'entendre. — Dans un restaurant d'une petite ville française de la frontière.

Deux dîneurs avisaient un magnifique pain en couronne sur la table voisine alors qu'on leur a servi une vulgaire miche.

L'un d'eux s'adresse à la servante :

— Mademoiselle, changez-nous voir cette miche contre une torche.

La servante part et revient bientôt avec une serviette !

A la gare. — Un voyageur étranger s'adresse à un commissionnaire-facteur, sur le quai de la gare, et lui demande si l'express pour Zurich, à 8 h. 15 du matin, a des voitures directes pour cette station. Le commissionnaire embarrassé lui répond : « Des fois il y en a, des fois il y en a pas. »

*
Un bon paysan voulant enregistrer du bétail, et, en quête du bureau d'enregistrement, s'adresse à un guichet et pose la question suivante : « Pardon monsieur, c'est pas ici le bureau des bêtes ? »

La boisson des enfants !

Toute personne qui a à cœur la santé et l'heureux développement de ses enfants doit veiller strictement à ce qu'on ne leur donne pas de café ordinaire, parce que, d'après l'avis des médecins, il est nuisible à l'organisme des enfants. Pour eux, le café de malt Kathreiner, qui exerce précisément sur l'organisme des enfants *la plus bienfaisante influence est une boisson particulièrement salutaire que beaucoup de médecins recommandent*. L'expérience nous apprend que le café de malt Kathreiner, cuit avec du lait, forme, déjà même après une habitude de quelques jours, la boisson préférée des enfants, et contribue beaucoup à leur développement.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.